

## PROLOGUE

Une chouette hulule et j'entends, au loin, des loups hurler dans les Alpes de la Lune. Je les imagine serrés les uns contre les autres sur la crête, gueule levée pour pousser leur chant mélancolique, avec les étoiles scintillant derrière eux dans le ciel nocturne d'un noir bleuté. Je sais que même si je fais tout mon possible pour me rendormir, les souvenirs m'assailliront. C'est un schéma auquel je ne peux échapper.

Il n'y avait qu'un seul enseignant dans notre école de village, et nous étions trente-trois élèves, de tous âges, entassés dans une unique salle de classe. En hiver, un poêle à bois nous réchauffait, et en été, toutes les fenêtres, installées en hauteur dans les murs pour éviter toute distraction, étaient grandes ouvertes pour laisser entrer l'air de la montagne.

Je suis fils unique ; j'ai toujours rêvé d'avoir un petit frère, mais le ventre de ma mère ne s'est plus jamais arrondi après ma naissance. J'ai donc pris sous mon aile le garçon plus jeune que moi qui partageait mon pupitre, guidant sa main pour former les lettres sur l'ardoise, le protégeant contre les petites brutes dans la cour de l'école. Nous partagions nos simples *merende*<sup>1</sup> – des en-cas constitués de poires séchées ou d'un quignon de pain de la veille.

Plus tard, quand nous avons été plus âgés, après l'école, nous sommes allés camper tous les deux dans une grotte,

---

1 Collations.

où des salamandres se cachaient dans les parois fraîches qui scintillaient dans la nuit. Nous nous levions tôt pour voir les oiseaux migrateurs passer au-dessus des Pics des Moines, avançant à pas feutrés pour ne pas faire craquer les marrons et les feuilles rousses et dorées sous nos pieds. Et une fois que nous sommes devenus frères d'armes, cette amitié de longue date nous a été utile face au danger. Le combat contre le mal.

Des années plus tard, alors que je n'arrive pas à trouver le sommeil, je me rappelle comment j'ai grimpé jusqu'à la grotte cette nuit-là, prenant soin de contourner les postes des sentinelles. Je suis passé si près que j'ai entendu les chuchotements gutturaux. Je voulais le trouver assis sur un rocher, à attendre que le soleil se lève au-dessus de la splendeur de nos montagnes violettes. Était-ce de la folie d'espérer une seule journée de paix ? Nous avons appris des choses sur la Grande Guerre, à l'école : comment les Allemands et les Britanniques avaient conclu une trêve le jour de Noël et joué au football, leurs tranchées formant les limites improvisées de leur terrain. Je priais pour qu'il soit là-haut, à regarder la brume enveloppant nos montagnes, cachant la brutalité en contrebas. Était-ce un trop fol espoir ?

Sans quitter le sentier, je me suis arrêté à côté d'un énorme rocher, une odeur de chair pourrie me soulevant l'estomac. Un corps était étendu, face contre terre, en travers de mon chemin, à moitié caché dans les feuillages, les mains sous la tête comme si l'homme dormait. Je l'ai retourné, la peur au ventre, mais malgré la moitié du visage emporté, j'ai vu que ce n'était pas lui.

Tandis que je reprenais la direction de notre village occupé, où nos humbles maisons avaient été changées en casernes et en emplacements de canons, j'ai entendu ses cris de douleur – que je n'oublierai jamais. Ils prove-

naient de l'école du village. De la lumière tombait de l'une des fenêtres à barreaux, en hauteur dans le mur. Combien de fois avais-je, enfant, levé les yeux vers cette fenêtre depuis la salle de classe, pour regarder les pointes de deux cyprès qui oscillaient librement dans la brise, regrettant de ne pouvoir être dehors, sur les coteaux herbeux ? Je suis monté sur un seau pour regarder à l'intérieur, mon pied a glissé, le seau métallique a roulé avec fracas dans la nuit, et les chiens se sont mis à aboyer.

Les gardes qui se sont rués dehors pour me maîtriser appartenaient à mon propre peuple, ce qui rendait les choses mille fois pires. C'étaient des hommes et des garçons avec lesquels j'avais grandi, dévoyés par des opinions politiques malavisées, vêtus d'uniformes de la milice. Ils m'ont traîné à l'intérieur tandis que je me débattais, jurais et crachais au visage de ces traîtres.

Ils l'avaient torturé. Attaché avec du fil métallique à une chaise trop petite pour un adulte, les genoux relevés, exposant ce qu'ils avaient fait à ses parties génitales. J'ai fait un mouvement brusque en avant, vers lui, mais ils m'ont retenu fermement. Par bonheur, il s'était évanoui ; sa tête ensanglantée pendait en avant comme s'il priait.

Un homme au regard malveillant s'est penché vers moi pour me dire que c'était mon tour, maintenant. Je n'arrivais pas à croire à son ignominie. On m'a fait asseoir à une table, et il a donné un grand coup de marteau pour me clouer les doigts. J'ai hurlé de douleur et j'ai regardé fixement par la fenêtre, détournant les yeux de sa chemise noire éclaboussée de sang. Serrant les dents pour supporter la douleur, j'ai regardé les cyprès, refusant de croire que je ne serais plus jamais libre d'aller chasser avec mon jeune ami ou de prendre la fille que j'aimais dans mes bras.

*Février 1999*

Par un après-midi lugubre dans le nord de Londres, Anna, qui a passé deux mauvaises nuits, s'octroie une journée sous la couette. Elle écoute les migrants journaliers qui rentrent du travail, dans la rue, en dessous, se réjouissant de ne pas être dans cette foule.

La vie lui paraît chancelante. Elle a perdu son travail ; sa mère est morte récemment. Jamais deux sans trois, dit-on, et elle se demande ce qui va encore arriver.

Alors même qu'elle commence à s'endormir, on sonne à la porte. Elle soupire, murmure « J'arrive, j'arrive », se dégage du nid qu'elle s'est fait dans sa couette, et va ouvrir la porte de son appartement au deuxième étage.

—Un colis pour vous, mademoiselle.

Le jeune livreur la regarde de la tête aux pieds avec un petit sourire en coin tandis qu'elle resserre sa robe de chambre autour d'elle. Elle prend le colis, lui claque la porte au nez, traverse la cuisine, et allume la bouilloire électrique.

C'est un colis volumineux. Il s'agit de quelque chose qu'elle attendait mais qu'elle avait chassé de son esprit. Lors de la lecture du testament de sa mère, la semaine précédente, le notaire lui a dit qu'en plus de cinquante mille livres, elle lui avait laissé un dossier contenant divers documents. Harry et Jane, son frère et sa sœur, avaient reçu tout le reste. Tandis que Peregrine Smythe,

de l'office notarial Smythe & Sons, dans son costume à fines rayures froissé d'un tailleur de Savile Row, débitait son discours d'un ton monotone, Anna avait regardé une mouche prise au piège se cogner contre la vitre. De temps en temps, elle avait jeté un coup d'œil à son frère et à sa sœur, tous deux plus âgés, assis en face d'elle, songeant que Harry était devenu gros et chauve et que Jane était démodée et vieux jeu, avec sa coiffure impeccable rendue rigide par la laque. Elle ne s'était jamais sentie proche d'eux. Ils étaient assez âgés pour être eux-mêmes parents quand elle était née, enfant surprise arrivée alors que sa mère avait près de quarante ans, bouleversant ainsi la dynamique familiale.

Elle se prépare une tasse d'Earl Grey, et retourne au lit avec le colis. Dans le papier d'emballage se trouve une boîte en carton, dont le couvercle est maintenu par un vieux lacet, sur lequel elle tire. Dedans, il y a une enveloppe en papier kraft sur laquelle est écrit son nom, de la main de sa mère, ainsi que des carnets, des liasses de papiers roulés et retenus par un élastique usé, et un bout de tissu plié.

Elle retire de l'enveloppe une feuille de papier à lettres ligné, bon marché et à l'ancienne, avec une gerbe de violettes imprimées sur le coin supérieur gauche. Sa mère lui avait écrit en anglais. Quand elle parlait cette langue, elle avait un accent prononcé, mais elle la maîtrisait à l'écrit.

*Willow's End,*  
*16 août 1997*

Ma très chère Anna,  
Quand tu liras ces mots, tu auras déjà assisté à mon enterrement. Peut-être quelques larmes auront-

elles été versées, mais j'espère que cela aura aussi été une occasion joyeuse, avec ma musique italienne préférée à l'église et une *spaghattata* ensuite, mon plat traditionnel préféré de spaghetti accompagnés d'une sauce toute simple.

J'imagine que des anecdotes ont été partagées. La famille aura peut-être évoqué mon côté soupe au lait et mes affreuses fautes en anglais. Que les gens aient été gentils ou sévères avec moi, qu'il en soit ainsi. *Pazienza* ! comme nous le disons. J'ai eu du mal à apprendre la patience.

J'ai tant de choses à te dire. Peut-être est-ce lâche, comme façon de faire – de tout t'écrire au lieu de t'avoir dit les choses en face. C'était difficile de savoir ce qui valait mieux. Si j'avais raconté ce que j'ai traversé pendant la guerre, cela aurait pu avoir des conséquences cataclysmiques. *Cataclismica, disastrose...* Ce sont presque les mêmes mots en italien. Il y a de nombreuses similitudes, mais tant de différences, aussi, entre les Anglais et les Italiens, comme je l'ai découvert en venant vivre ici.

Quand les médecins m'ont dit que mon cancer était inopérable, j'ai décidé de mettre de l'ordre dans mes papiers et de rassembler tous mes fragments de souvenirs en désordre, griffonnés çà et là au moment où j'en éprouvais le besoin. Appelons cela une sorte de journal intime. Lors de la lecture de mon testament, le notaire t'aura annoncé que tu allais recevoir ces papiers. Peut-être as-tu eu la sensation d'être tenue à l'écart. À part l'argent, Harry a Willow's End – je sais qu'il saura entretenir cette vieille baraque pleine de courants d'air, il l'a toujours adorée et s'y plaisait beaucoup quand il me

rendait visite, et elle ira de pair avec son nouveau poste de chef d'entreprise. Jane a mes bijoux. Elle adorait se déguiser quand elle était petite.

Et toi, tu as cette boîte contenant mes griffonnages. Mes perles de mémoire, je te les lègue. J'espère que, quand tu en auras fini la lecture, tu comprendras que je n'ai jamais eu l'intention de te donner le sentiment d'être exclue, ma chérie. Certains détails ont peut-être été oubliés au fil des ans. Je n'ai pas tenu un journal au jour le jour, alors il y a quelques blancs. Je n'ai jamais été capable de parler ouvertement de ma vie, mais maintenant, je me sens le devoir de le faire. Et la seule façon de le faire est ce journal intime.

Lis-le quand tu auras le temps. Fais-en ce que tu voudras. C'est l'héritage que je te laisse.

Ta Mamma qui t'aime.

Anna se laisse aller en arrière contre ses oreillers, intriguée mais aussi en colère contre sa mère parce qu'elle était si énigmatique. Elles avaient toujours eu des relations compliquées. Sa mère était passionnée, et avait tendance à être dramatique. Parfois, elle serrait sa fille dans ses bras, mais à d'autres moments, elle était distante, peu démonstrative : sa personnalité avait deux facettes. Cela lui ressemblait bien de faire allusion à des événements cataclysmiques.

Anna se rappelle quelque chose qui s'est passé quand elle avait environ six ans. Elle avait ouvert la porte du salon, où Ines, sa mère, écrivait, assise à son bureau, et elle lui avait demandé :

— Quand est-ce que tu vas avoir un autre bébé ? Je n'ai personne avec qui jouer.

Ines avait fermé d'un coup sec le journal dans lequel elle écrivait et s'était retournée pour prendre sa petite fille dans ses bras.

—Mamma est trop vieille pour tout ça, maintenant, avait-elle dit, déposant un baiser sur la joue d'Anna. Et où trouverais-je plus d'amour à partager ? C'est toi qui as tout, mon petit *tesoro*<sup>1</sup> !

Anna s'en souvenait très bien, car c'était rarissime que sa mère emploie des termes d'affection avec elle, surtout quand Harry et Jane étaient là.

Son frère et sa sœur s'occupaient de leur côté. Ils étaient bien plus âgés qu'elle, et ne se rendaient pas compte de leur manque de sensibilité quand ils la taquinaient. « Tu étais un accident, une grosse erreur », lui avait un jour dit Jane, d'un ton désinvolte ; et Anna l'avait pris à cœur. En grandissant, elle s'était sentie moins aimée qu'eux, et la plupart du temps, elle avait eu le sentiment d'être gênante, seule pendant de longs moments tandis que son frère et sa sœur, déjà adultes, allaient danser ou allaient au cinéma avec des amis.

Étrangement, elle s'était sentie plus proche de sa mère quand celle-ci était à la maison de repos de Claremont, où elle était morte. lorsque Ines était désorientée, Anna savait comment l'apaiser.

—Parle-moi de ta vie en Italie avant de venir en Angleterre, Mamma, lui demandait-elle, en partie par curiosité pour un aspect de sa vie dont elle connaissait peu de choses, en partie parce qu'elle s'était aperçue que cela calmait sa mère de parler de son identité italienne.

Parfois, Ines acceptait, mais Anna n'arrivait pas à suivre ses histoires décousues, pour la plupart. Parfois, elle refusait de parler, se contenant de rester assise à

---

1 *Trésor.*

regarder les jardins et la mer, à travers la fenêtre. Lors de l'une des dernières visites d'Anna avant la mort d'Ines, celle-ci, fatiguée, s'était mise à utiliser un dialecte qu'Anna n'avait pas réussi à comprendre. Cela ne la dérangeait pas que sa mère soit silencieuse. Il y avait assez de place pour elles deux dans son silence, et elles restaient alors assises main dans la main, Anna laissant sa mère vagabonder dans ses pensées. Parfois, un bruit ou une odeur semblait déclencher un souvenir, et elle se mettait à parler d'un événement comme s'il venait juste de se produire. Une moto passait par exemple sur le front de mer, et c'était comme si elle était replongée dans le passé.

— Les autres sont allés en ville, aujourd'hui. Il fait trop chaud pour danser, mais les Allemands sont dans la vallée voisine, maintenant. Ils vident les hameaux...

Anna entrait dans son jeu.

— C'est vrai, Mamma ? Et après, que s'est-il passé ?

Cependant, parfois, elle avait eu le sentiment d'être indiscreète, à écouter des confidences intimes, des choses personnelles qui auraient dû rester secrètes.

— S'ils apprennent la vérité, je vais avoir de gros ennuis, mais c'était tellement torride... Mon chemisier me collait à la peau, mes cheveux flottaient à la surface de l'eau comme des herbes aquatiques. Il me tenait serrée dans ses bras...

Anna ne répondait pas. Elle changeait de sujet ou allait chercher la boîte de photographies de sa mère dans sa table de chevet et elles regardaient les photos de famille ensemble.

Certains après-midi, alors que sa mère restait assise, là, les larmes coulaient sur ses joues, et Anna les essuyait avec douceur. Ines se cramponnait à sa fille.

—Il est revenu, Anna, il est revenu... mais je ne t'abandonnerai jamais. Tu es une bonne petite fille. Mon don du ciel.

Tout en feuilletant les liasses de papiers, Anna se rappelle qu'elle ne comprenait pas ce qui se passait dans l'esprit embrouillé de sa mère quand elle prononçait ce genre de phrases bizarres. Quel dommage qu'elle ait semblé éprouver tant d'amour pour elle à la fin de sa vie, presque comme si elle ne pouvait plus contenir ses émotions réprimées, des émotions qu'Anna aurait aimé connaître dans sa petite enfance.

La sonnerie stridente de son téléphone portable la fait sursauter, l'arrachant au passé et la ramenant brutalement au présent.

—Anna ! Je suis désolé de ne pas t'avoir appelée hier soir... J'étais submergé de travail. Mais pourquoi tu ne m'as pas attendu ?

Elle n'a pas envie de rassurer Will, son petit ami. Elle n'a pas envie de lui dire que, cette fois encore, elle en a eu assez de l'attendre au restaurant, alors même que les regards pleins de pitié que lui lançaient les serveurs tandis qu'elle buvait son vin à petites gorgées, essayant de faire durer son unique verre jusqu'à ce qu'il arrive enfin, lui étaient insupportables.

—Je peux venir maintenant ? demande-t-il. Je suis dans un taxi. Je serai là dans, disons, un quart d'heure...

Elle jette un coup d'œil à sa montre. Il est 17 h 30. Quelques semaines plus tôt, elle aurait dit oui, mais elle ne se contente plus de ces soirées grappillées avec Will ou de ces plans de dernière minute, comme s'il ne pensait qu'après coup à lui consacrer du temps.

Il baisse la voix. Le chauffeur de taxi écoute sûrement la conversation de son passager célèbre, dont on

voit régulièrement les traits distingués dans l'émission *Channel 4 News*.

—Je pourrais rester toute la nuit, chérie.

—Je ne me sens pas très bien, aujourd'hui, Will, j'ai une grosse migraine, ment-elle. Je te rappelle bientôt.

Elle n'a pas l'énergie d'argumenter, et elle raccroche sans lui laisser le temps d'essayer de la persuader, puis elle éteint son téléphone et le jette sur le lit, à côté de l'épaisse liasse de papiers de sa mère. Elle n'est pas vraiment sûre de se sentir capable de lire les mystérieux documents. Sa mère n'a jamais vraiment voulu parler de sa vie en Italie de son vivant ; cela semble un peu étrange qu'elle choisisse de le faire d'outre-tombe, par le biais de son journal intime et de notes énigmatiques. Y a-t-il dans le placard un cadavre dont Anna devrait connaître l'existence ?

Elle retire de la pile la feuille du dessus. Sa mère a écrit abondamment, et l'encre a coulé et son écriture est difficile à lire, par endroits. Une autre note, rédigée en anglais, est agrafée sur le devant de la feuille.

Anna, j'ai tenu un journal intime quelque temps, pendant la guerre. Je n'aurais pas dû. Si les mauvaises personnes l'avaient trouvé, il y aurait eu des représailles. Je ne l'avais pas relu depuis des années, et maintenant que je le fais, j'ai peine à croire que j'en étais la jeune auteure. J'espère que tu arriveras à me comprendre, parce que certains termes sont dans un italien qui n'a plus cours. N'oublie pas que tout ceci s'est passé il y a un demi-siècle... Que les temps ont changé !

Parcourant les quelques premières lignes écrites de la main de sa mère, Anna comprend qu'elle va rencontrer

des difficultés. Sa mère lui a appris quelques rudiments d'italien, mais les trois enfants ont eu l'anglais pour première langue. Elle se lance, butant sur les mots une phrase sur deux, et il devient bientôt évident qu'elle va avoir besoin de se procurer un bon dictionnaire. Elle n'en a qu'un tout petit, dans une édition de poche, et elle se contente donc d'essayer de deviner plusieurs mots.

Elle n'a pas les idées claires. Elle a la tête qui tourne, face à la tâche que sa mère lui a confiée. Des pages et des pages d'italien à traduire, et dans quel but ?

Alors qu'elle se glisse sous sa couette bien chaude, elle pense avec tristesse qu'elle aurait été bien moins déconcertée si Mamma lui avait parlé davantage quand elle était en vie ; mais elle ne l'a pas fait, et maintenant, elle est partie, laissant derrière elle un trou bien plus grand qu'Anna aurait jamais pu imaginer. Il lui faut un bon moment pour s'endormir, et quand elle y parvient enfin, elle rêve que sa mère est encore auprès d'elle, derrière un voilage gonflé, remuant les lèvres, articulant silencieusement des mots qu'Anna ne comprend pas.